

part du pays, aussi bienveillante et aussi cordiale (1). A Léon, on donna en l'honneur de Maximilien deux grands bals, où il eut l'occasion d'admirer la beauté et l'élégance des femmes mexicaines.

« Depuis mon séjour en Andalousie, écrivait-il à Vienne, je n'ai jamais vu des femmes aussi belles. »

Les descriptions que Maximilien envoya à son frère, après son retour, sont très significatives. Il ne manque pas une occasion d'attaquer la situation en Europe. « De Léon (2), écrivait-il, nous nous rendons maintenant à Morelia, la turbulente, en passant par les montagnes. Le pays y est des plus beaux, l'esprit le plus vif, mais aussi le sang le plus chaud. La ville de Morelia est, comme tous les chefs-lieux des départements, très grande et très importante au point de vue politique et commercial. C'est une ville très libérale et partant il est d'autant plus important de la visiter. En général le pays ici est très avancé au point de vue politique, beaucoup plus que ne le sont beaucoup de pays européens, qui se croient très sages. On ne connaît pas du tout ici la vieille perruque d'Europe, avec tout son ridicule, sa tristesse et sa raideur ; tout ce fatras dont on s'embarrasse encore inutilement chez vous et dont on s'embarrassera encore longtemps, tout cela a disparu ici il y a beau temps déjà. Je traverse les montagnes tantôt dans ma superbe voiture anglaise, tantôt à cheval. Pourtant, malgré toute ma satisfaction, je désire souvent revoir ma belle île de Lacroma. C'est pour moi certainement le coin de la terre que je chéris le plus, où j'ai vécu les heures les plus heureuses de ma vie et où je n'ai connu que la paix et la jouissance et jamais la tristesse. »

« Mon voyage touche à sa fin, continuait-il quelques jours plus tard (3). Après une tournée longue et pénible à travers les montagnes, pendant une pluie affreuse, je suis enfin arrivé sain et sauf de Léon à Morelia. Nous étions obligés d'escalader des rochers et de traverser des courants rapides et de vrais

(1) Au même, Piedad, 4 octobre 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, Morelia, 16 octobre 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(3) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, Morelia, 16 octobre 1864, Brouillon, Vienne. Archives de l'État.

lacs de boue. Nos excellents chevaux mexicains nous ont victorieusement portés à travers tout. Je choisis ces chemins dangereux pour raccourcir mon voyage et pour visiter quelques villes importantes à l'intérieur du pays. A Morelia, la ville la plus dangereuse et la plus difficile au point de vue politique, je fus reçu avec un enthousiasme comme je ne l'ai encore jamais vu de ma vie. Je ne pouvais presque pas avancer avec mon cheval et, lorsque j'allais à pied, la foule faillit m'étouffer. C'est une population très excitable et, partant, aussi dangereuse. La ville est très belle. Elle possède de riches palais, construits en pierres de taille, une cathédrale superbe, également en pierres de taille, avec deux tours élancées. Les environs sont riants et riches. A Toluca je rejoindrai Charlotte. De là nous ferons ensemble une excursion sur la Nevada, un volcan dont le pied est couvert d'une forêt vierge, tandis qu'on arrive, dans les régions supérieures, à des champs de neige et enfin à deux lacs complètement gelés. De là directement à Mexico. »

L'empereur, durant ce voyage, ne ménagea pas plus sa suite qu'il ne se ménagea lui-même. Schertzenlechner, l'ancien domestique, s'était, dans sa fonction de secrétaire privé et de conseiller d'État, déjà trop habitué à la vie paisible au château et remerciait Dieu lorsque le voyage toucha à sa fin (1).

« L'empereur, disait-il, a eu, par sa présence personnelle, l'occasion de faire partout des miracles, mais sa suite a dû en souffrir énormément. Être à cheval pendant huit jours de suite plus de dix à douze heures par jour, c'en était trop ! Et avec cela il fallait, souvent durant cinq à six heures, passer par des vallées où les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre dans l'eau et dans la boue et souvent grimper sur des montagnes qui étaient de vrais blocs de pierre. »

Schertzenlechner partageait toutes ces fatigues, car il avait, de cette manière, l'occasion de gagner de plus en plus la confiance de son maître. Son influence allait grandissant sur toute la ligne. Il n'osait pas quitter l'empereur des yeux, pour ne pas donner à un autre l'occasion de le supplanter, car il savait

(1) Schertzenlechner à Radonetz, Tepetongo, 22 octobre 1864. Vienne, Archives de l'État.



d'après sa propre expérience, que l'empereur était accessible à une influence habilement exercée.

Le 30 octobre, l'empereur et son épouse, qui l'avait rejoint, arrivèrent de nouveau à Mexico et y furent reçus par la société de la capitale de la même façon que la première fois. L'impératrice Charlotte avait été très fière que Maximilien l'eût nommée régente, tout comme le faisait en général Napoléon pour Eugénie. Comme Eugénie, elle avait aussi présidé au conseil des ministres. Dans la lettre qu'elle adressa alors à l'impératrice Eugénie (1), elle saisit l'occasion de parler sérieusement contre une diminution de l'armée stationnée au Mexique, diminution qui, craignait-elle, découragerait profondément tous les amis de l'avenir du peuple mexicain. A peu près en même temps arrivèrent des lettres de l'impératrice Eugénie (2), dans lesquelles celle-ci répondait d'une façon assez superficielle à la description de la situation au Mexique que Charlotte lui avait faite dans sa première lettre et disait que l'adage : il faut une main de fer dans un gant de velours, n'avait jamais trouvé meilleure application que pour les peuples de race latine et particulièrement pour le Mexique. Puis elle parlait des difficultés causées par l'attitude du clergé et regrettait que les biens de la terre aient une si large part dans ses sentiments. En outre, Eugénie se montrait heureuse de la réception grandiose qu'on avait faite au couple impérial lors de son arrivée à Mexico, réception qu'Hidalgo lui avait décrite comme ayant été d'un enthousiasme vraiment frénétique. Cet homme, en effet, continuait de se faire envoyer du Mexique des lettres dont les auteurs savaient exactement dans quelles mains elles arriveraient finalement. Ainsi, il maintenait toujours l'impératrice dans ces illusions, que plus tard le couple impérial du Mexique eut tant de peine à combattre. Il est vrai que pour le moment Charlotte et Maximilien étaient encore trop pris eux-mêmes dans ces illusions lorsqu'ils racontaient à l'impératrice que la réception qu'on avait faite à l'empereur pendant son

(1) Impératrice Charlotte à l'impératrice Eugénie, 10 septembre 1864, écrite de la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.

(2) Impératrice Eugénie à l'impératrice Charlotte, 30 juillet 1864 le matin, et une seconde lettre le soir du même jour, comme l'indique le contenu.

voyage dépassait tout ce dont il avait jamais été témoin (1).

L'empereur Maximilien avait été atteint pendant son voyage d'une angine qui l'avait obligé de prendre un assez long repos. A son retour il se trouva passablement affaibli par sa maladie et par les fatigues du voyage et il espérait se reposer à Mexico et à Chapultepec, d'autant que c'était justement la plus belle saison pour Mexico et que sur la terrasse de son beau château de Chapultepec fleurissaient, aux rayons dorés du soleil, les orangers parfumés, des roses superbes et les violettes les plus jolies. Le temps des pluies était passé et sur le ciel limpide se dessinaient avec une beauté exquise les cimes des volcans couverts de neige. Mais Maximilien ne put pas jouir du repos et de la nature, qu'il aimait si tendrement. Des soucis et des travaux fort pénibles l'attendaient. Les radicaux, nommés aussi les Puros, avaient vu le voyage de l'empereur, juste pendant la saison des pluies, en hochant la tête. Ils ne connaissaient pas la cause secrète qui lui avait fait choisir juste ce moment pour son voyage et le nommaient « Lalavava », ce qui veut dire « tête sans cervelle ». Maximilien lui-même n'avait pas été si enchanté de ce qu'il avait vu durant son voyage qu'on aurait pu le croire d'après ses lettres adressées à son frère. Celle qu'il envoya à Gutierrez à Paris (2) montrait qu'il en était tout autrement. Il y exprime bien aussi sa joie à propos des réceptions et son espoir de voir prospérer la patrie, mais il ajoute aussi qu'il s'était trouvé, pendant son voyage, souvent réduit à « donner un exemple de sévérité et à renvoyer des fonctionnaires ».

« Le pire de tout ce que j'ai trouvé jusqu'à présent dans ce pays ce sont les employés de justice, les officiers de l'armée et la plus grande partie du clergé. Ils ne connaissent nullement leur devoir et ne vivent uniquement que pour l'argent. Les juges sont corruptibles. Les officiers n'ont pas de point d'honneur et le clergé manque d'amour chrétien et de moralité. Mais tout ceci ne me fait pas désespérer de l'avenir. Déjà une commission s'occupe de réorganiser la justice et une autre est formée, qui fera de même pour l'armée. En ce qui concerne

(1) Impératrice Charlotte à l'impératrice Eugénie, 27 octobre 1864. Copie de la main de l'impératrice Charlotte, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à Gutierrez, Léon, 30 septembre 1864. Brouillon. Vienne, Archives de l'État.



le clergé, il y aura besoin d'un bon concordat et d'un nonce animé d'un sentiment vraiment chrétien et doué d'une volonté de fer pour l'améliorer. C'est seulement de cette manière qu'on pourra le réorganiser et le rendre vraiment catholique (ce qu'il n'est pas à présent). Il aura alors cette bonne influence qu'il ne possède pas actuellement... Nous attendons avec impatience l'arrivée du nonce, qui nous a été promis depuis des mois à Rome. »

En effet, l'empereur Maximilien voyait avec anxiété le long retard du nonce. Cette hésitation ne lui disait rien de bon. Le 25 août 1864, l'ambassadeur mexicain à Rome avait apporté au pape une note très urgente de l'empereur Maximilien et demandé aussi de vive voix de hâter autant que possible le départ du nonce. Un mois plus tard, on nomma enfin Monsignore Meglia nonce apostolique à la cour du Mexique. Mais des mois s'écoulèrent encore avant qu'il occupât son poste dans la capitale.

Le général Bazaine n'avait entre temps envoyé à Napoléon que des rapports disant que la situation au Mexique était excellente. On ne pouvait pas se rendre compte si facilement à Paris que des détachements juaristes, après avoir été battus et dispersés, se réunissent toujours de nouveau et recommencent la campagne. Bazaine, qui savait très bien que c'était le désir de l'empereur et du gouvernement français, vu l'opinion générale en France, de diminuer aussitôt que possible le contingent des troupes et les subventions nécessaires pour le Mexique, se déclara même, en juin 1864, prêt à renvoyer des détachements de troupes. Le général Douay, qui apprit la chose, trouva le moyen de diminuer encore le faible corps des troupes au Mexique, pays trois fois plus grand que la France, simplement une folie. Il exprima ses doutes dans une lettre privée, adressée à Paris, et de laquelle Napoléon eut tout de suite connaissance. L'empereur commit malheureusement l'imprudence de faire part, dans une lettre à Bazaine (1), des doutes exprimés par Douay, en ajoutant il est vrai la remarque que Bazaine savait naturellement mieux juger de ce qu'il y avait à faire. Bazaine fut hors de lui en apprenant la démarche de son subordonné et la haine qui régnait entre les deux géné-

(1) Napoléon à Bazaine, 7 juillet 1864, reproduite par GAULOT, I, p. 389.

raux grandit encore. A partir de ce jour Bazaine essaya de se défaire de cet homme. Comme Douay avait des relations puissantes, cela lui était très difficile, mais il était résolu d'en faire l'essai. Le corps des officiers français se partagea bientôt aussi en deux camps, dont l'un prit fait et cause pour Bazaine et l'autre pour Douay. Napoléon se fait, en attendant, aux rapports favorables de Bazaine qui le rendaient vraiment heureux, car il croyait pouvoir en présumer que « les choses s'arrangent (1) ».

Plein de reconnaissance pour l'heureux et adroit général, Napoléon voulut lui donner une marque éclatante de son estime et le nomma maréchal de France (2), non sans lui dire de veiller à ce que Maximilien organisât aussi vite que possible son armée étrangère et indigène, « pour que nous puissions partir bientôt. » Il est vrai qu'il n'écrivit rien de tout cela à Maximilien (3); il lui promit uniquement de faire comprendre à Corta, homme de finances, de rester encore au Mexique pour aider à la réorganisation financière du pays. Ensuite l'empereur des Français ajouta qu'on lui avait dit que depuis que des employés mexicains dirigeaient de nouveau la douane de Vera-Cruz on y avait rencontré les pires irrégularités. Ceci était une petite pointe agressive contre Maximilien, qui, pour les nominations dans ce ressort, avait suivi le conseil de son beau-père de ménager les susceptibilités mexicaines. En vérité, il avait aussi agi de la sorte parce qu'il savait que la douane de Vera-Cruz était la source des revenus principaux du pays et qu'il pensait que des étrangers sauvegarderaient d'abord leurs propres intérêts et seulement ensuite ceux du Mexique. Il n'était nullement question dans la lettre de Napoléon du départ des troupes françaises.

Et pourtant Napoléon pensait déjà, comme on peut le voir dans sa lettre à Bazaine, à se retirer aussitôt que possible du Mexique, car les choses ne se développaient pas dans l'Amérique du Nord, comme lui et aussi le roi Léopold l'avaient espéré. Celui-ci avait de nouveau envoyé à son gendre de bons conseils et lui avait dit que le meilleur moyen de rendre un

(1) Au même, 30 juillet 1864, reproduite par GAULOT, I, p. 399.

(2) Au même, 30 août 1864, reproduite par GAULOT, I, p. 400.

(3) Napoléon à Maximilien, 14 septembre 1864, original. Vienne, Archives de l'État.



gouvernement possible et populaire, c'était de rétablir avec la plus grande sévérité la sûreté publique. Ce souci était bien plus important que par exemple la question de savoir quelles idées on se faisait en Europe sur la succession au trône du Mexique.

Les événements du Nord rendaient le vieux roi très soucieux. Il avait toujours espéré, en effet, une victoire des États du Sud. « Je crois, écrivait-il, qu'il serait, *pro tempore*, impossible de gagner la bienveillance des États du Nord. On devra se contenter de leur faire comprendre que chaque État a le droit de se donner la forme de gouvernement qui est propre à son existence et que le Mexique n'est pas une colonie étrangère, mais un empire américain, tout comme le Brésil. »

Maximilien avait besoin de conseils et d'appuis, et il estimait que son beau-père, avec ses vastes relations, était l'homme le plus qualifié à cette fin. Plein de satisfaction, Maximilien lui raconta son voyage (1), qu'il motivait par le fait qu'il avait dû partout encourager personnellement l'activité pour chasser Juarez du pays et qu'il avait aussi voulu donner au marché des changes en Europe la preuve que le pays était déjà entièrement pacifié, puisque son souverain pouvait le parcourir sans crainte. Il pria le roi Léopold de le soutenir dans ses efforts de retenir le financier Corta (2), car celui-ci lui serait utile, soit en sa qualité d'expert, soit comme Français, car comme tel il pouvait aussi agir sur Bazaine, qui était un « grand dépenseur » et dont les entreprises coûtaient des sommes énormes.

D'un autre côté, Bazaine se donnait également toutes les peines du monde pour suffire à son énorme tâche. Il avait entre temps concentré ses forces armées au nord et à l'ouest du pays pour délivrer des territoires aussi vastes que possible.

Le sud, où Porfirio Diaz maintenait le drapeau juariste, n'entra pas, pour le moment, en ligne de compte. Partout les armes impériales étaient victorieuses. Les troupes d'Arteaga furent dispersées, mais celui-ci commença, dès ce moment,

(1) Empereur Maximilien au roi Léopold, Queretaro, 21 août 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien au roi Léopold, Guanajuato, 22 septembre 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

avec de nombreux petits détachements, une guerre de guérilla, très désagréable à Bazaine. Ortega fut complètement battu le 21 septembre par une colonne de zouaves, Montez fut pris et Juarez obligé de s'enfuir encore plus loin au nord jusqu'à Chihuahua. Vu la grande distance entre Mexico et cette ville, on ne pouvait pas, pour le moment, songer à le chasser de là-bas.

Le succès de cette guerre, qui soumettait à l'empire un territoire de la grandeur de la France, paraissait brillant et, malgré tout, il n'était que très problématique. En effet, c'était autre chose de battre en pleine campagne des troupes juaristes, que de maintenir un si vaste territoire et de l'assurer contre les éléments récalcitrants de la population. Ceci était une tâche insurmontable pour un corps de 30 000 hommes seulement, qui n'arrivait jamais à se reposer et devait toujours de nouveau être appelé aux plus grandes marches et aux plus grandes fatigues.

Maximilien et Charlotte étaient très contents (1), pour le moment, de l'activité de Bazaine et de l'énergie qu'il venait de montrer. Ils se réjouissaient aussi de ce que leur gouvernement avait été peu à peu reconnu par la plupart des États d'Europe. Seule l'Angleterre manquait encore. Par contre, Palmerston avait écrit au roi Léopold qu'il espérait que l'établissement d'un bon gouvernement au Mexique, sous le règne du nouvel empereur, serait non seulement pour le bien du pays, mais pourrait aussi avoir des avantages pour l'Europe. En outre, il lui semblait que les États-Unis eussent reconnu qu'ils ne pouvaient pas empêcher l'empire et résolu d'en parler le moins possible.

Les succès de Bazaine avaient en réalité éveillé dans l'Union des sentiments très désagréables. Le maréchal lui-même, il est vrai, était très content et ses rapports à Paris font preuve de cet état d'âme. Il était pour le moment persuadé qu'il avait accompli sa tâche d'une façon heureuse. Mais ses succès sur les champs de bataille le rendaient fier et très susceptible pour tout ce qui n'allait pas selon sa volonté. L'attitude de Maximilien, qui voulait conserver vis-à-vis de lui son indépendance, éveillait surtout sa méfiance.

(1) Empereur Maximilien au roi Léopold, 22 octobre 1864, original. Vienne, Archives de l'État.



On parlait trop de l'amitié entre Français et Mexicains pour pouvoir y croire, et souvent il arrivait que l'empereur devait décider qui avait raison des Français ou des autorités mexicaines. Toutes sortes de petits incidents aggravèrent encore les différends qui s'étaient manifestés dès le début.

Au commencement on aurait dû limiter d'une façon très précise le champ d'action du maréchal. Mais on avait évité d'entreprendre cette tâche délicate, lorsqu'on vit à Paris que Maximilien était résolu à ne pas se soumettre à un général français. Ainsi les relations entre les deux n'avaient pas été réglées et tout dépendait du tact de Bazaine. On ne peut rendre responsable aucun d'eux des suites fâcheuses de cette situation. Elles furent le résultat inévitable du fait bien connu qu'il ne peut pas y avoir deux maîtres dans une maison et que là où deux veulent commander il y a des querelles et des malentendus. Des différends devaient d'autant plus facilement survenir que Maximilien, dans l'idée de vouloir régner sur un grand et puissant empire et de rendre tel le Mexique, songeait déjà alors à élargir les frontières de son pays, pourtant assez vaste et duquel, pour le moment, il n'était pas du tout sûr encore.

Pour sonder le terrain à ce sujet, Maximilien avait choisi un ami intime, ancien officier de marine autrichien, le comte Ollivier Rességuier. Chargé d'une mission très secrète, il devait entreprendre des voyages dans les pays étrangers pour en connaître la situation politique. La situation était alors la suivante : la France cherchait à élargir sa sphère d'influence au Mexique comme dans l'Amérique centrale, et l'ambassadeur français de la République hispano-américaine de Guatémala, province limitrophe du sud du Mexique, essayait, en favorisant le cours conservateur, de frayer le chemin à une alliance francophile entre le Guatémala, le Honduras, Salvator et le Nicaragua.

L'Angleterre et l'Union, par contre, cherchaient à empêcher tout agrandissement de la sphère d'influence française dans l'Amérique centrale, et propageaient dans ces républiques le bruit que la France voulait annexer le Mexique et ensuite aller plus loin. Ils y encourageaient les partis libéraux là où ils pouvaient.

Le comte Rességuier s'était avant tout adressé au consul

général de France à Guatémala, M. Tallien de Cabarrus, et lui avait fait savoir, sous le secret, qu'au Mexique on songeait, dans un temps plus ou moins rapproché, à l'annexion de l'Amérique centrale. Le consul général devait donner son opinion à ce sujet. La réponse de Tallien est fort significative (1) à propos des intentions que la France avait jadis sur l'Amérique centrale. L'ambassadeur avait jusqu'à présent, dans cette question délicate et importante, songé seulement à un certain rapprochement entre la République de Guatémala et le nouvel empire, entre lesquels, par suite de différends relatifs aux frontières, les relations étaient peu amicales. Il avait également exprimé à Napoléon III l'espérance qu'un tel rapprochement serait le point de départ de la reconnaissance que l'empire du Mexique obtiendrait des républiques hispano-américaines. Dans les derniers temps, le gouvernement du général Barrios, ennemi de la France et du Mexique, avait été, malgré l'appui moral prêté par l'ambassadeur anglais, renversé par le général Raphaele Carrera. L'Angleterre aurait essayé d'unir toutes les républiques et d'établir un gouvernement qui, sous sa protection, aurait dominé dans l'Amérique centrale et détruit pour toujours l'influence française. Ce plan avait échoué et, comme le Guatémala était le principal de ces États, l'ambassadeur espérait pouvoir étendre de là l'influence de la France sur toute l'Amérique centrale.

Tallien proposa donc que le Mexique devait avant tout régler avec le Guatémala la question des frontières, et, alors seulement, les agents de Maximilien pourraient travailler ensemble avec les agents français au projet de réunir définitivement l'Amérique centrale au Mexique. Mais surtout il ne fallait rien brusquer. Lui, Tallien, arrangerait tout doucement la chose de façon à ce que ce projet devienne tout d'un coup, sans troubles et sans mesures de force, un fait accompli. Toute autre manière de procéder renverrait l'annexion désirée à un terme très lointain, et même l'empêcherait définitivement. Pour le moment il n'y avait rien d'autre à faire, que de rendre au Guatémala les territoires frontières (2) que le Mexique lui

(1) Tallien de Cabarrus au comte Ollivier Rességuier, Guatémala, 13 novembre 1864. Vienne, Archives de l'État.

(2) Lors de l'érection de l'empire d'Iturbide, le Guatémala fut réuni



avait pris jadis contre tout droit et qui, d'ailleurs, n'étaient pas importants. De telles avances amèneraient sûrement le Guatemala, et dans la suite aussi les autres États hispano-américains de l'Amérique centrale, à reconnaître l'empire mexicain, et dans l'avenir, grâce au travail habile de ses agents, l'Empire mexicain pourrait s'étendre jusqu'à l'isthme de Panama. On devait rendre possible à Carrera de réunir dans un seul État l'Amérique centrale, État dont il devait ensuite devenir vice-roi. C'est seulement de cette manière qu'on pourra rétablir sur le continent l'équilibre, capable de maintenir dans ses limites les progrès industriels et l'esprit conquérant du Nord.

Maximilien avait voulu, avec ces vastes projets, réaliser en Amérique l'ancien programme de tous les souverains européens d'agrandir leur empire. Mais il ne songeait pas qu'il fallait d'abord se consolider à l'intérieur avant de regarder à l'extérieur. Il voulait faire tout ensemble, réorganiser son empire immense à l'intérieur et en même temps faire une politique étrangère active. Les difficultés qui surgirent bientôt à l'intérieur devaient apprendre à l'empereur qu'il fallait reléguer tous ces projets dans le pays des rêves.

Après son retour dans la capitale, Maximilien fut littéralement surchargé de besogne et il lui arrivait de ne pas sortir du palais une semaine entière. « Mais le travail, écrivait-il à son frère (1), était et sera toujours mon plaisir, surtout si on peut compter sur le succès. »

Maximilien envoya aussi un rapport à Napoléon (2), dans lequel il parlait sur un ton très satisfait de son voyage dont il espérait les meilleurs résultats. Et il ajoutait : « J'ai pu reconnaître... que les habitants des provinces ont plus d'intel-

au Mexique. Mais à la chute de l'empereur il se sépara de nouveau. La province de Chiapas, qui faisait autrefois partie du Guatemala, préféra rester mexicaine. A cette province appartenait la ville de Soconusco avec ses 15 000 habitants, que Santa-Anna incorpora au Mexique. La population de cette ville ayant protesté, à l'instigation du Guatemala, par le fait même, et le territoire et la ville devinrent un sujet de dispute entre les deux États.

(1) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 27 novembre 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Maximilien à Napoléon III, Mexico, 11 novembre 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

ligence, de noblesse, et me sont plus patriotiquement dévoués que ceux de la capitale, qui malheureusement ont subi la mauvaise influence de l'élément étranger, habitué depuis trop longtemps à profiter des révolutions et du désordre pour faire fortune...

Je crois au dévouement de la majorité du peuple mexicain... je pense qu'avec la coopération dévouée du maréchal je parviendrai à attendre avec calme la réalisation d'un emprunt qui assurera l'avenir. »

Lorsque Maximilien revit Bazaine, qui était venu à sa rencontre jusqu'à Tolnéa, il lui dit : « Le présent est triste, mais l'avenir sera excellent (1). » Cette parole rend bien mieux les véritables sentiments de Maximilien que toutes les lettres adressées à Vienne et à Paris et dans lesquelles il peignait les choses sous des couleurs plus ou moins belles.

Dans la question de l'Église, sa mauvaise humeur augmentait de jour en jour. Maximilien était persuadé que son devoir vis-à-vis du peuple mexicain demandait qu'il montrât dans la solution de cette question une fermeté inébranlable, et il le fit aussi savoir à Napoléon. De là devaient nécessairement sortir de très graves conflits.

Avec le bateau qui venait d'Europe, fin novembre, arrivèrent plusieurs diplomates accrédités auprès de Maximilien ; parmi eux l'ambassadeur d'Autriche, comte Thun, et le nonce tant désiré, Monsignore Meglia. Maximilien n'avait rien à gagner avec le comte Thun. Les instructions secrètes de Rechberg à l'ambassadeur (2) donnaient comme une de ses tâches les plus délicates de veiller au maintien strict des traités de famille, car le cabinet de Vienne avait eu vent que Maximilien avait l'idée de ne pas tenir les engagements pris en Autriche, dès que son arrivée au pouvoir au Mexique serait un fait accompli. En outre, il devait s'en tenir à observer attentivement la situation, car l'Autriche était résolue à garder, dans la guerre entre les États du Nord et les États du Sud de l'Union, une attitude complètement neutre et de n'exercer aucune influence sur les événements qui se dérouleraient au Mexique.

(1) Empereur Maximilien au roi Léopold, 10 novembre 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Instructions secrètes de Rechberg au comte Thun, Vienne, 16 octobre 1864. Vienne, Archives de l'État.



C'est pourquoi, en général, Maximilien n'attendait rien de bon de « l'encombrant corps diplomatique (1) » qui le forcerait à des réceptions, des dîners, des bals, etc., toutes choses qui lui étaient « odieuses ».

La venue d'un ambassadeur anglais, sir Pierre Campbell Scarlett, lui fut particulièrement agréable, parce qu'il y voyait la reconnaissance tant désirée de son intronisation de la part de l'Angleterre. Palmerston avait tenu parole. Le gouvernement avait attendu d'abord l'installation de l'empereur au Mexique et s'était décidé ensuite à ne plus refuser son approbation à la nouvelle situation.

Maximilien éprouva un véritable plaisir à l'arrivée de l'Anglais. Il avait, en général, une très vive sympathie pour l'Angleterre et le caractère anglais. Avec une « vraie joie » il se souvenait d'une visite qu'il avait une fois faite au « bijou » de Brighton. « La vie en Angleterre, écrivait-il une fois à son frère, est décidément la plus agréable du monde, car elle réunit tout le confort et toute la liberté. » Justement à cause de ces sentiments il avait été, dès le commencement, très peiné de ce que l'Angleterre n'était de son entreprise qu'un spectateur réservé et peu bienveillant. Il avait donc remué ciel et terre pour s'attirer la faveur de l'Angleterre et considérait maintenant la venue de l'ambassadeur britannique comme le signe d'un changement favorable. Il y voyait surtout le mérite de son beau-père, le roi des Belges. Celui-ci tâchait réellement, malgré sa maladie et son infirmité grandissante, d'être utile à ses enfants quand et où il le pouvait, et ceci avec une énergie infatigable. Maximilien reçut en ce temps aussi des nouvelles de l'entrevue qui avait eu lieu entre le roi des Belges et Napoléon III, le 14 novembre, à Compiègne. Les deux monarques écrivirent eux-mêmes le résultat à Maximilien. La longue conférence de Compiègne, à laquelle Léopold apporta un grand zèle, malgré un malaise très fort, qui l'avait surpris le jour précédent, réunit dans la chambre du Conseil les deux monarques, le ministre des Finances Fould, l'ancien gouverneur de la Banque de France, ainsi que Corta. On discuta d'abord la nécessité d'une banque nationale pour le

(1) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, Chapultepec, 27 novembre 1864. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

Mexique, ainsi qu'un nouvel emprunt, ensuite la façon avec laquelle Maximilien avait jusqu'à présent rempli sa tâche. Les Français eurent à ce propos toutes sortes de scrupules et se plaignirent de ce que les sujets de Napoléon étaient trop tenus à l'écart au Mexique. Le roi des Belges était d'une opinion opposée et écrivait à son beau-fils (1) : « Tu as eu bien raison de t'entourer, dès le début, de commissions indigènes. Ce n'est que de cette manière qu'on pouvait éviter que ceux-ci disent qu'on avait tout décidé sans connaître suffisamment le pays. Cette phase est maintenant passée, seule la dictature pourra dire si l'ordre et la lumière sont possibles. »

Napoléon, par contre, écrivit, après cette entrevue, à Maximilien une lettre très détaillée et sur un ton de recommandations sérieuses (2).

« Nous croyons d'abord, disait-il, qu'il est temps que vous tranchiez le plus tôt possible ce qui regarde l'organisation même du Mexique... On attend avec impatience la solution des questions suivantes :

- 1° Les biens du clergé ;
- 2° L'organisation administrative ;
- 3° L'organisation judiciaire ;
- 4° (Manque).
- 5° (*sic*) La loi sur le recrutement de l'armée ;
- 6° L'organisation financière.

« Je n'ai pas grand'chose à dire à Votre Majesté sur les cinq premières questions, d'autant plus que je crois que ses idées sont arrêtées sur ces différents sujets. Je me permettrai pourtant d'insister pour qu'Elle prenne une décision quelconque, tout vaut mieux que l'incertitude. Quant au sixième point, qui est des plus importants, il faut bien comprendre que l'établissement du crédit est, pour votre gouvernement, de toute nécessité. On a déjà jeté ici les bons d'un nouvel emprunt qui, se confondant avec le premier, pourrait, vers les premiers mois de l'année prochaine, donner à Votre Majesté 100 millions de

(1) Le roi Léopold à l'empereur Maximilien, Laeken, 15 septembre 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Napoléon à l'empereur Maximilien, Compiègne 16 novembre 1864. Original, Vienne, Archives de l'État.